

UN RÊVE A L'ÉCOLE : LA PSYCHANALYSE ?

Mireille LECOULTRE
Université de Genève

Chêne-Bourg, le 20 septembre 1978.

[Dans les années 20, beaucoup ont essayé d'établir un lien entre pédagogie et psychanalyse, en particulier en Suisse, en Allemagne et en Autriche. C'est ainsi que le livre de Charles Baudouin, paru en 1931, fit grand bruit.] (1)

[...] Il s'intitule "L'âme enfantine et la psychanalyse" - l'âme enfantine étant, il me semble, le "continent noir" qu'à cette époque on se devait de dévoiler pour, entre autres choses, améliorer l'éducation de l'enfant. Convaincu des "services" que ce livre allait rendre aux enseignants, le journal "L'intermédiaire de l'éducateur", organe de l'Institut genevois J.-J. Rousseau, lui souhaite même - amabilité sans conteste - beaucoup de succès. Je voudrais te faire remarquer l'emploi du terme "services", car dans la symbolique pédagogique, il prend un sens particulier : les pédagogues, lorsqu'ils se mettent à concevoir une utilisation des sciences dites humaines, le font très souvent dans un esprit mercantile d'appropriation, de services rendus, de fruits à recueillir et de consommation. C'est là tout un champ de l'application des théories à la pédagogie qui mériterait d'être examiné, car j'ai la très nette impression que l'une des méconnaissances fondamentales en pédagogie, à laquelle on se heurte aujourd'hui encore, réside dans l'imaginaire d'une application de théories que l'on prend pour vérité. Qu'en penses-tu ?

[...] Donc, ce livre, "L'âme enfantine et la psychanalyse", Célestin Freinet le lut lors de sa parution. Et, il semble même avoir écrit à Baudouin :

[...] Baudouin dans une édition ultérieure de "L'âme enfantine", (rapporte ainsi) cette correspondance : Freinet l'interroge "sur les applications possibles des connaissances psychanalytiques dans la vie d'une classe", lui soumettant par ailleurs "quelques idées à cet égard".

Peut-être, tu me diras : "Quoi de plus légitime que d'essayer d'appliquer les découvertes de la théorie analytique à l'espace pédagogique !" En effet, ta remarque centre précisément l'espoir qui fut placé dans la pédagogie psychanalytique; cela, dès les premières découvertes freudiennes, et surtout en Suisse. Mais 50 ans après, et même plus, en 1978, il y a une curieuse constatation à faire. J'en prends à témoin un article du douzième et dernier numéro de "L'ordinaire du psychanalyste" (avril 1978) Sous le titre, cette fois, de "L'analyste pédagogue" (Pädagogische Analytiker), l'auteur - psychanalyste sans nul

doute - dit avec beaucoup de conviction qu'il s'agit désormais de protéger "les enseignés, les emprisonnés, les éduqués et les rééduqués, les manipulés et les gouvernés, de l'analyste". On est obligé alors, ne crois-tu pas, de se demander comment la créance d'une ouverture, d'une transformation - et même, pour certains, d'une révolution - a pu se modifier au point qu'un analyste en vienne, aujourd'hui, à dénoncer l'usage de la psychanalyse par, entre autres, les pédagogues.

Que s'est-il passé ?

[...] Je tiens cette critique comme méritant bel et bien d'être prise au sérieux, c'est-à-dire d'être analysée. Et pour cela, il s'agirait de reconsidérer dans son développement cette tranche d'histoire, des années 10 aux années 70, cette portion de temps qui nous concerne de si près. Et d'examiner attentivement ce que furent les modalités d'usage de la psychanalyse.

J'ai déjà en réserve certaines hypothèses que je vais désormais essayer de travailler. Je te les livre dans la grossièreté de leur première manufacture. De nos jours, ce n'est pas tellement la pédagogie psychanalytique qui occupe le devant de la scène. J'ai plutôt l'impression qu'elle a tendance à disparaître (je parle là plus spécifiquement de la Suisse; mais y a-t-il une véritable différence pour la France, à part cette lignée que l'on appelle pédagogie institutionnelle ?). Comment puis-je affirmer qu'elle a presque disparu ? C'est très simple, tu n'as qu'à examiner la formation des enseignants. Ce qui reste de la théorie analytique, quand il en reste quelque chose - cas loin d'être le plus fréquent - se résume à une théorie génétique du moi et de la libido, avec pour corollaire son apologie des stades du développement du sujet. En tout cas, il s'agit là d'une entreprise de psychologisation où, d'une certaine façon, bien peu de chose concerne la spécificité de la théorie et de la pratique analytique. En revanche, si la pédagogie psychanalytique a presque disparu du champ de l'enseignement, la rééducation pédo-psychiatrique d'inspiration psychanalytique, elle, s'est étendue. Autrement dit, par un effet conjugué de circonstances politiques, l'usage de la psychanalyse est tombé en disgrâce dans la pédagogie du "normal", pour d'autant mieux s'investir en se psychiatrisant dans les soins des dit-déviant. Aussi, on ne peut pas dire que la psychanalyse soit, de nos jours, l'apanage des éducateurs, elle est plutôt associée au service des médecins pédagogues; pour l'enseignant, elle ne joue pas ou peu comme repère possible d'une pratique, comme poseuse de question, mais elle est surtout devenue une technique d'appoint au service des pratiques médicales et de leur

pouvoir. Dans cette perspective, la mise en garde de l'analyste qui a écrit dans "L'Ordinaire" touche, à mon sens, ce point d'évolution historique, et il reste comme certains ont déjà commencé de le faire, à mettre en évidence les particularités de l'usage pédo-psychiatrique de l'analyse. Est-ce à dire alors que les pédagogues en soient épargnés ? Certes, non, leur manière de s'associer à la psychanalyse mérite également qu'on s'y arrête, si tant soit peu on veut en tirer des enseignements pour envisager une passerelle entre l'un et l'autre de ces domaines. Sur ce point, il faudra qu'un jour je te fasse part de ce comment les pédagogues en sont venus à envisager de socialiser les pulsions, renforcer le moi, ou prendre la place du surmoi en manipulant la culpabilité.

Pour en revenir à la lettre de Freinet...

[...] Baudouin lui a répondu en l'encourageant "à donner parfois aux enfants, comme sujet de composition : racontez un rêve". Freinet mit en pratique ce conseil. Or, sais-tu ce qui est arrivé ? Une véritable affaire nationale ! En effet, un enfant fit et écrivit un rêve tout à fait extraordinaire où "l'on avait tué le maire et mis Freinet à sa place". Tu as bien entendu, le maire du village, pas sa mère. Or, dans la politique locale, cela fut raconté, grossi, envenimé. Et, dans la rumeur, le rêve se mua en une dictée du cru de Freinet. La presse parisienne monta l'événement en épingle, avec en tête comme adversaire Charles Maurras.

Tu te rends compte qu'un tel événement, qui, je crois, se termina bien pour Freinet, devrait être analysé du point de vue des rapports entre pédagogie et politique, et constituerait, en soi, un excellent sujet pour étudier les mécanismes en jeu dans une cabale. Mais ce n'est pas ici mon principal propos. Par contre, je suis vivement interpellée - et je m'en tiendrai à cela par le fait que Baudouin, un psychanalyste, mais aussi un poète, homme de sagesse ait pu dire à un pédagogue : "Faites parfois faire une composition à vos élèves sur un de leurs rêves".

Dans le fond, il importe peu de se demander si Freinet a suivi Baudouin jusqu'à en concevoir une composition avec sujet obligatoire ou s'il en a fait l'objet d'un texte libre. Car, que se soit en tant que texte libre ou en rédaction dirigée, crois-tu que le rêve soit encore une "voie royale de l'inconscient ?" Est-ce là tirer un juste "profit" de la théorie analytique ? C'est une de ces intentions pédagogiques qui ne cessent vraiment pas de m'intriguer. De ce

(1) - Ce texte présentant la lettre de Freinet, certains passages ont été abrégés ou complétés. La source est indiquée. Les sous-titres sont de Mireille LECOULTRE.

que Freud révèle que le rêve est une dimension essentielle de l'homme, le projet pédagogique en vient à proposer aux élèves d'écrire leur rêve. On a, ici, l'analogie du lien que, tu te rappelles, j'ai tenté, tant bien que mal, de mettre en évidence entre la psychologie et la pédagogie, à savoir une mise en exercice répétitive des hypothèses théoriques, et leur morne substantification; c'était à propos - et par exemple - d'une activité pédagogique d'exploration qui découlait directement de la constatation d'une manière génétiquement déterminée d'explorer des objets dans un sac.

C'est pour mieux te connaître... mon enfant !

Tu penses peut-être que je suis en train d'opérer une confusion. "Le rêve en composition ne relevant pas", me diras-tu. "d'un exercice pur et simple; cette activité permettant aux enfants de prendre conscience de cette dimension de leur rêve". Vraiment ? Crois-tu, d'une part, que l'on fait "prendre conscience de son rêve" à quelqu'un ! Et, d'autre part, le nœud du problème ne concerne pas tant le récit du rêve par l'enfant que la demande du maître. D'ailleurs sur ce plan, le rêve de la mort du maire, comme réponse de l'enfant à la demande de Freinet, pourrait être interprétée comme un "joli coup monté !" Mais, pourquoi diable le maître a-t-il besoin du rêve de l'enfant ? Car, malgré le fait qu'il ne manquera pas de justifier unilatéralement cette activité par le profit qu'en tirera l'enfant, c'est avant tout de sa demande dont il est question, demande qui opère sans nul doute dans le registre du "pour mieux connaître l'enfant". ("Pour mieux", chaque fois que je les écris, ces mots ne manquent pas de m'évoquer la scène, toute empreinte d'un fantasme de dévotion où, dans le conte du Chaperon Rouge, le loup déguisé en grand-mère parle à la petite fille).

Mieux connaître. Savoir. Dès le début du siècle, il y a eu de la part des pédagogues une demande de connaissance qui s'est adressée à la psychologie, à la sociologie, et secondairement, il faut le reconnaître, à la psychanalyse. Je t'entends maugréer : "Pourquoi t'inquiètes-tu encore ? Tu devrais au contraire te réjouir; l'intention est estimable. Le pédagogue n'agit-il pas, ce faisant, pour le bien de l'éduqué ?" Évidemment, cet intérêt de mieux faire est tout à leur honneur, mais il participe aussi des fausses illusions du bien. En fait, le pédagogue aimerait réussir avec l'enfant là où nous adultes avons échoué. Baudouin m'a semblé dire des choses très justement lorsqu'il écrit dans "L'âme et l'action" (1931) : "Si notre temps est devenu, non sans quelque exagération, le "siècle de l'enfant", ce fut en partie, pour l'adulte, un moyen entre d'autres de fuir ses propres problèmes. Nous voulons redresser dans nos enfants ce qui ne nous contente pas en nous-mêmes. C'est fort louable, mais ne conviendrait-il pas de le redresser aussi en nous et si nous ne le faisons pas d'abord, saurons-nous modifier l'enfant ? Il y a en nous tous, tout au long de la vie, un enfant éternel à éduquer. Nous nous dérobon à cette tâche, et nous trouvons un allègement à la projeter sous une forme de zèle pédagogique". A part le mot de "redresser" - mais peut-être ne l'entendait-il pas dans le sens orthopédique, répressif qu'il nous évoque aujourd'hui - il a bien pressenti cette fuite illusoire dans le pédagogique comme bonheur futur de l'humanité

Connaître l'enfant pour le dominer

De plus, je te l'avoue, j'éprouve face à cette volonté de connaissance une certaine réticence, ou plus justement une ambivalence. Tout à la fois, je ne peux dire que l'expression de ce besoin soit illégitime, de quelle loi d'exclusion m'autoriserais-je ? Non, mon ambivalence s'accroche surtout au fait qu'on veuille à tout prix connaître "un autre", qui nous serait comme étranger, et elle prend également sa source dans une certaine mise en acte de ces connaissances dans la relation à l'enfant. A cet égard, me reviennent en mémoire les propos tenus au début du siècle par un pédagogue suisse, fervent partisan de l'école active, Adolfe Ferrière. Certes, l'on était en 1921, mais l'imaginaire dont elle sont imprégnées ne peut être rejeté comme étant un simple passé. D'ailleurs, je suis persuadée que si je cherchais un peu, je trouverais des propos semblables, à peine plus voilés, dans la bouche de bien des pédagogues officiels d'aujourd'hui. Ferrière s'enthousiasmait, donc, au sujet de la typologie jungienne, cette division de la gente humaine en "intelligents, intuitifs, conventionnels et sensoriels". "Supposez", nous dit-il, "que vous ayez "compris" cette classification au sens profond, vous saurez lui parler sans heurter sa mentalité particulière; (...) bref cette intelligence, - au sens du mot : intelligere, comprendre - sera pour vous une arme, une arme extrêmement forte, qui vous permettra d'éviter mille erreurs de psychologie, et de multiplier les services que vous serez appelé à rendre" (Intermédiaire de l'Éducateur, n° 85, 1^{er} Octobre 1921). Et dans son discours, tout de suite après, surgit la volonté pédagogique de détecter les différents caractères, puis de les caser séparément pour - aboutissement d'une intention de bien faire - leur fournir, en conséquence, une pédagogie conforme. Ainsi, ajoute-t-il plus loin, pour l'avenir "l'intelligence soutenue par l'intuition, aura de plus en plus raison du chaos actuel. Mais pour cela, il faudra que les 100.000 sensoriels et les 10.000 conventionnels acceptent l'autorité de l'élite fondée sur la raison [...] Tu souris peut-être, en rejetant ce discours sur un passé révolu. Mais est-ce du passé ou de l'avenir ? Certes les contenus changent, cependant l'intention ne reste-t-elle pas la même ? Si de nos jours, elle ne s'est pas, à vrai dire, totalement réalisée, c'est qu'en pédagogie comme dans bien d'autres domaines, il y a toujours une distance entre le dire et le faire; on peut d'ailleurs se demander si c'est là, à chaque fois, un grand méfait !

Mais on ne peut nier que le savoir sur l'autre, comme arme de pouvoir et de sélection n'en continue pas moins d'opérer. La croyance en une connaissance définitive de l'enfant peut simplement venir conforter le pouvoir de l'adulte, lui donner des moyens "doux" pour réaliser ce qu'il a l'intention de faire faire à l'enfant sans que celui-ci puisse prendre la mesure de son pouvoir, le maintenant dans l'imaginaire d'une relation d'amour.

Cette ambivalence embarrasse jusqu'à mon travail pédagogique et mon rapport à la théorie psychanalytique. En effet, tout à la fois, je pense que cette théorie - surtout, mais pas seulement quant à sa conception du sujet - pourrait apporter des repères, des dégagements dans l'espace pédagogique : elle offrirait, en tous cas, aux éducateurs de nouvelles possibilités de se départir d'un certain nombre d'a-priori dans leur relation à l'enfant, et de renoncer à un système descriptif d'explica-

tion qui recourt constamment à des termes figés, sans avenir, comme ceux de paresse, bêtise, méchanceté. ("se dégager" ne signifiant aucunement en mettre d'autres à leur place, comme par exemple, de l'Oedipe, de la loi ou du désir qui, malgré leur justesse conceptuelle relative à notre culture n'en fonctionneraient pas moins de la même façon, en reproduisant l'imaginaire d'un même rapport). Rapidement exprimé, une telle démarche s'inscrirait, alors, dans une politique souhaitable de dépathologisation de l'enfant, et de dépsychiatriation de l'analyse.

Une aliénation de plus ?

Mais, d'un autre côté, un certain usage pédagogique de la théorie analytique risque de devenir une aliénation de plus pour celui à qui elle s'adresse : en participant à une démarche de catégorisation, d'explication et de mise en pratique, il referme, à la limite et à nouveau, toute recherche; au lieu de participer à la transformation de la théorie, il contribuera à sa clôture en un système totalitaire de vérité. Tu sais d'ailleurs à quel point tout notre culture participe à la mise en place d'un tel système dont on ne reconnaît malheureusement les effets négatifs que dans un après coup. Il s'agira, donc pour moi, avant tout, d'esquisser les bases éventuelles d'une passerelle entre la pédagogie et la psychanalyse, qui, riche des enseignements du passé, saurait éviter les écueils d'une mise en pratique par trop réifiante. Et, je crois que ce qu'il importerait surtout de dire et de redire à tous les psycho-pédagogues, c'est que ni le désir, ni le rêve, ni le "connaiss-toi" ne peuvent devenir objet d'une pédagogie.

[...] A une institutrice française qui lui demandait à nouveau comment appliquer la théorie psychanalytique, Baudouin répondait entre autres choses : "Je conçois fort bien tout d'abord qu'il y ait pour vous et pour tout parent et tout éducateur quelque chose d'un peu décevant dans la marge qui existe et existera sans doute toujours entre les connaissances théoriques sur l'enfant et les conclusions pratiques que l'on peut en tirer. Le conseil général le plus utile à vous donner maintenant, c'est de ne pas vous laisser trop impressionner et décourager par cette marge inévitable [...] et la formule la plus sage peut-être à retenir serait celle-ci : se bien pénétrer, autant qu'on le peut, des interprétations théoriques relatives aux mobiles inconscients de l'enfant. Ne pas chercher à en tirer trop de conclusions conscientes quant au comportement éducatif, mais garder la certitude que les connaissances que l'on a acquises agiront nécessairement et détermineront, même inconsciemment, un comportement éducatif différent et plus adéquat" (Action et Pensée, août-septembre 1933). Dans ces propos, Baudouin, indirectement, soulève la question de la transmission de la psychanalyse aux pédagogues. Et, peut-être s'agirait-il, ici, d'opérer une distinction plus nette entre la transmission extérieure de cette théorie, faite chose à savoir, corps de doctrine, et le savoir de l'inconscient qui surgit d'une relation de désir, de la fonction d'une parole, de la mouvance d'une dialogue, savoir qui, certes, ne se sait pas, mais qui n'en est pas moins opérant dans le moindre de nos actes de notre vie quotidienne : problème qui entraîne de nombreuses questions, puisqu'il débouche inévitablement sur une autre politique du social.

[...]